

ALI, Ecole psychanalytique du nord

AFB, Ecole Freudienne de Belgique

EPHEP, Ecole Pratique des Hautes Etudes en Psychopathologie

A quelles conditions la croyance d'un sujet en un Dieu inconscient est-elle dépassable ?

Conférence- débat de Pierre-Christophe CATHELIN

Lille, le 12 avril 2014

Isabelle Dhonte : Nous allons croiser le travail que nous poursuivons depuis plusieurs années autour de la question du réel.

Evidemment dans cette démarche « Dieu ça se rencontre dans le réel » et la question qui a été proposée aux étudiants de l'EPHEP : « A quelles conditions pour un sujet la croyance en un Dieu inconscient est-elle dépassable ? », m'a arrêtée et intéressée. Il me semble que c'est presque tout le parcours, on en reparlera, tout le parcours d'une cure.

Je remercie Pierre-Christophe de venir nous en parler. Beaucoup te connaissent. Tu es agrégé et docteur en philosophie, psychologue clinicien, tu t'occupes des enseignements à l'ALI *via* le travail autour du Séminaire d'été sur *Le Sinthome*. On est venu t'écouter et partager avec toi à Bruxelles. Tu es aussi chargé d'un module « Entre psychopathologie et philosophie » à l'EPHEP, l'Ecole Pratique de Hautes Etudes en Psychopathologie.

P.-C. C. : Et psychanalyste.

I. D. : Oui, et directeur d'hôpital. Donc, ce sont des cartes très diverses qui fait que ton expérience est toujours confrontée à une réalité bien concrète.

P.- C. C. : Ça oui, pour être concrète, elle est concrète.

I. D. : Donc, je te présente le groupe dont je suis contente qu'il soit un croisement de l'école ; Jean-Michel, Christine, Solange, Bénédicte, Brigitte, Estelle et Sophie font partie de l'atelier qui soutient ça avec le séminaire des Flandres (Pierre Marchal). Nous avons trois éminentes étudiantes de l'EPHEP qui ont travaillé ta question. Il y a Marie-Josée, Marie-France et Marie-Pierre. Nous avons Philippe Collinet qui a initié tout un séminaire sur « la psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? » dans la lignée de Jean Allouch dont il travaille le livre autour de ces questions. Isabelle Pinilo qui est intéressée, c'est son désir. Elle est membre du CA ainsi que Annick Outters qui a repris l'étude du séminaire du *Sinthome*. Voilà l'ensemble de ceux qui vont t'écouter avec passion, critique et j'espère te renvoyer des questions et puis, peut-être, continuer ce travail. (Guy Voisin et Henri Agneray nous rejoindront plus tard).

Donc « A quelles conditions pour un sujet la croyance en un Dieu inconscient est-elle dépassable ? ». Je vais y aller d'abord de deux hypothèses pour te lancer dans ton travail. C'est-à-dire qu'il me semble que pour Lacan, c'est repenser comment un sujet est affecté par le langage, la fonction de la croyance dans le langage. Et la seconde question dont tu m'as dit

que tu allais peut-être ne pas être tout à fait d'accord, c'est qu'il me semblait que l'enjeu de cette question n'était pas l'athéisme mais de repenser la fonction de représentation. Représentant de représentation. Voilà, donc à toi.

P.-C. C. : « A quelles conditions la croyance du sujet en un Dieu inconscient est-elle dépassable ? », alors évidemment, ça suppose que la croyance du sujet en un Dieu inconscient est une des conditions, je dirais, habituelles du sujet et que effectivement, il faudrait partir de cette idée que le sujet croit en un Dieu inconscient.

Le terme de croyance n'est pas un terme analytique, ce n'est pas canonique dans la référence lacanienne, on peut dire que la croyance, pour le dire de façon extrêmement simple, c'est l'adhésion subjective à un certain nombre de valeurs et en particulier à l'idée, puisqu'il s'agit de Dieu, que ce Dieu existe et qu'il constitue une source d'inspiration pour l'action. Ça c'est une définition, on va dire, philosophique. Là où ça se corse, c'est quand on dit que c'est un Dieu *inconscient*. Parce que la question évidemment est de savoir quelle différence on fait entre le Dieu inconscient et le Dieu conscient.

Je vais quand même reprendre cette formule que j'ai trouvée dans *Les Quatre Concepts* et qui m'a été citée par les élèves de l'EPHEP, à juste titre puisque je m'en étais inspiré, c'est que « la véritable formule de l'athéisme ce n'est pas que Dieu est mort, c'est que Dieu est inconscient ». Alors pourquoi dire cela ? Qu'est-ce qui fait dire cela à Lacan ? Evidemment, l'affirmation « Dieu est mort » suppose la mort de Dieu telle qu'elle a été annoncée, vous le savez, par Nietzsche et donc cette mort de Dieu qui impliquerait en quelque sorte sa disparition du champ de la culture.

Mais justement la question est de savoir ce qu'il faut entendre par la *mort* de Dieu. En se posant la question on est amené à réfléchir, de façon plus précise sur ce que signifie cette mort par rapport à la question de l'inconscient. Evidemment, on est amené assez logiquement, et j'avais donné ces références aux étudiants de l'EPHEP, on est amené assez logiquement à réfléchir à cette question avec Freud. Et en particulier avec deux textes que je trouve essentiels, à savoir *Totem et Tabou* et *Moïse et le monothéisme*. Je ne vais pas vous retracer l'ensemble de *Totem et Tabou* mais juste la thèse centrale.

Il s'agit effectivement de l'interrogation que Freud porte sur, je dirai, la mise en place de ce qu'on pourrait appeler les sociétés patriarcales et du mythe, car c'est un mythe, celui du père de la horde. Je ne vais pas vous rappeler l'intégralité du contenu de ce livre mais l'idée c'est que les frères, lassés de la tyrannie du père, assassinent ce père et par ce meurtre mettent en place ce que Freud évoque, à savoir, l'interdit. C'est donc le meurtre du père qui permet en quelque sorte la mise en place de l'interdit. Interdit sur les jouissances dans le lien social qui va dès lors être fondé sur ce meurtre. C'est toute l'organisation sociale qui va en quelque sorte reposer sur cet assassinat initial. Et, par voie de conséquence, c'est le rapport à la loi qui s'institue de la question du meurtre.

En quoi est-ce que cette mise en place nous intéresse ? Dans le mythe freudien, que Freud ne présente pas comme un mythe, quand vous regardez *Totem et Tabou*, il le présente comme un événement fondateur et non pas comme un mythe. Freud y croit et il y croit dur comme fer. C'est-à-dire que pour nous, c'est un mythe mais pour Freud ça n'est pas un mythe, c'est un événement fondateur. En tout cas, cet événement fondateur est concomitant pour Freud, du refoulement originaire. Ça suppose quoi ? Ça suppose que la croyance en ce père mort met en place à la fois le refoulement et l'inconscient dans son rapport à la loi. C'est un propos qui engage Freud de façon extrêmement vive puisque non

seulement ça n'est pas un mythe pour lui, mais c'est un événement et cet événement est supposé mettre en place le refoulement originaire et le rapport à la loi dans le lien social. Alors pourquoi est-ce en rapport avec la question de Dieu ? Parce qu'évidemment il est facile, il est même logique de mettre en série la question du père mort et celle de Dieu en tant qu'objet de la croyance.

Est-ce que Freud va persister dans cette façon d'envisager la fondation du lien social à partir du meurtre du père ? Est-ce qu'il va persister ? La réponse est oui et la fin de son œuvre, une œuvre qui est considérable, c'est *Moïse et le monothéisme* dont vous savez qu'il a gardé dans ses tiroirs le manuscrit pour pouvoir le faire éditer. Il n'a pas pu à cause de sa fuite précipitée de Vienne mais il y tenait particulièrement à *Moïse*. En quoi *Moïse* peut-il être rapproché de *Totem et Tabou* ? On peut dire que le meurtre de Moïse, fondateur du... je dirais de... du peuple juif, est lui aussi indexé à la dimension impliquée par ce meurtre qui est la sublimation de la loi. Et donc, on va dire pour le résumer de façon rapide, c'est le caractère civilisateur, à proprement parler, du meurtre du fondateur qui est retenu comme point d'appui de Freud ; avec cette idée que, en quelque sorte, à ce stade, ça, ça été très bien repéré par Lacan dans *RSI*, qu'est-ce que fait Freud, à ce stade ? Eh bien, il conforte, par son interprétation, l'idée, c'est quand même incroyable, enfin moi je trouve ça incroyable mais il n'y a que Lacan qui le pointe dans *RSI*, (Freud) il conforte l'idée que la réalité psychique, notre réalité psychique, c'est la réalité religieuse.

C'est quand même une sacrée prise de position. La réalité psychique c'est la réalité religieuse. Si Lacan dit ça, vous vous souvenez, je vous renvoie à *RSI*, il le dit à propos du nœud à quatre. Dans le nœud à quatre vous avez donc les trois ronds du réel, du symbolique et de l'imaginaire qui ne sont pas noués, qui sont disjoints plutôt, qui sont superposés les uns sur les autres, d'accord ? et le quatrième, je ne vais pas le faire, le quatrième transfile les trois qui sont superposés et les font tenir en les transfilant et en passant par l'entrecroisement au milieu où se trouve l'objet petit *a*. Ce quatrième, c'est précisément ce que Lacan appelle la réalité psychique pour Freud et qui fait tenir le réel, le symbolique et l'imaginaire et qui est la réalité religieuse ce qui rend en quelque sorte Freud prisonnier de cette dimension religieuse.

Alors, vous allez me dire mais Freud a écrit *L'Avenir d'une illusion* dans lequel il montre que la religion est une névrose collective. Malgré ce travail qu'a fait Freud, ce qui semble retenir l'attention de Lacan c'est que la dénonciation que fait Freud de la religion comme illusion n'est pas une critique suffisamment étayée de telle sorte que le mythe du père fondateur s'en trouverait, on va dire, non pas aboli mais effacé. Et donc on peut se dire qu'il y a en quelque sorte à l'intérieur de l'œuvre de Freud un discord entre, je dirai, ce qu'il poursuit dans son intention théorique, à savoir, conforter en quelque sorte le mythe du père fondateur et puis sa critique qui est une critique liée aux Lumières, sa critique de la religion.

Il y a là une sorte, on va dire, de contradiction et Lacan l'a très bien vue, Lacan l'a pointée de façon extrêmement juste. C'est-à-dire que même si Freud voit dans la religion une illusion névrotique, et vous savez qu'il la rattache, dans *L'Avenir d'une illusion*, à la névrose obsessionnelle, même si Freud voit dans la religion une illusion névrotique, il continue d'adhérer à ses principes en confortant le mythe du père fondateur. Et donc en laissant entendre que, et c'est ça qui est le plus important, que le mécanisme du refoulement originaire suppose la mise en place du père mort et par conséquent on peut se poser la question de savoir ce qu'il en est, de fait, si on met en série le père mort et Dieu, de l'athéisme réel de Freud. C'est-à-dire on peut se poser la question de savoir si au fond

l'athéisme de Freud n'est pas en quelque sorte en suspens par rapport précisément à ce qu'il dit dans *Moïse et le monothéisme*.

Et puis vous avez aussi quelque chose qui constitue le malheur du *Moïse et le monothéisme* et que je reprendrai plus loin. Le malheur de *Moïse et le monothéisme*, c'est de situer le père comme un père interdicteur et étranger. Vous savez que Moïse tel qu'il est décrit par Freud, est un père étranger. Au lieu, au lieu de quoi ? Au lieu de le situer comme Autre, avec un grand A. Et donc on a plutôt des questions sur cet athéisme en suspens de Freud et sur cette difficulté à situer d'un point de vue discursif la question de l'altérité.

Alors la question évidemment, c'est comment penser l'altérité ? Comment penser l'altérité sans sacrifier à la croyance en un événement fondateur ou au mythe ? Alors comment ? Je vous pose la question. Quel est votre avis là-dessus ?

G. Voisin. : - Est-ce que du même coup, l'apport de Lacan sur cette logique et moi je me renvoie un peu aux formules de la sexuation

P.-C. C. : Ben voilà.

G. V. : Il existe au-moins-un, c'est quand même

P. C. C. : Voilà, voilà, non, non, mais c'est très bien, vous avancez en même temps que moi donc c'est parfait, donc ça prouve que ce que je dis est audible. Donc effectivement, la réponse, et vous la donnez de façon très juste, pour se départir du mythe, Lacan montre par la logique que la croyance en un Dieu inconscient est un fait de structure, c'est un fait de structure, fait de structure logique qui de plus, c'est ce que vous dites, est constitutif de la sexuation.

G. V. : Alors du coup, par rapport à vos formulations moi, j'avais d'emblée une question. Pour Freud vous soulignez bien au fond comment c'est la notion de père mort qui engage le refoulement originaire et j'aurais voulu moi plus de précision sur cette question là c'est-à-dire qu'au fond c'est lié à cet [...] du langage et ça, parce que si on évite, si on écarte ce, cette question là, comment ce refoulement originaire se met en place ou est-ce que c'est le travail de...

P.-C. C. : Je vais y revenir, je vais y revenir. Donc *il existe un x qui nie Φ de x* qui est la formule que vous connaissez qui se trouve en haut et à gauche du tableau de la sexuation. Et effectivement, l'appui pris sur l'au-moins-un, qui est en quelque sorte excepté de la castration pour affirmer la castration de tous. Et vous voyez comment cette formule, *il existe un x Φ de x* mis en tête en quelque sorte des tableaux de la sexuation vient en quelque sorte étayer la formule dite de la castration, *pour tout x Φ de x* . Alors on a effectivement, je ne vais pas la commenter, on a la mise en place d'un Un, de ce qui fait Un, avec une reprise de ce qu'il dit dans *Ou pire...* mais d'un Un qui échappe à la castration ; et on a donc implicitement, je veux dire, je n'invente rien là si vous m'entendez, on a implicitement une lecture logique de *Totem et Tabou* et de *Moïse et le Monothéisme*. Donc vous voyez comment elle est lisible cette lecture logique. Une lecture logique et pas seulement de *Totem et Tabou* et de *Moïse et le monothéisme*, il y a aussi une lecture logique de la physique d'Aristote autour de la problématique du Dieu premier moteur qui fait exception précisément à toute la chaîne des causes et qui engendre le mouvement dans l'univers.

I. D. : Le moteur immobile.

P.-C. C. : Le moteur immobile, comme vous dites. Et donc on a, à partir de cette écriture, la possibilité de lire différemment le texte de Freud, comme en quelque sorte un récit rendu possible par une structure. Parce que c'est ça l'idée : c'est un récit rendu possible par une structure. Sauf que dire le récit n'est pas pointer la structure. Ça n'a rien à voir. Quand on est dans l'ordre du récit et qu'on croit en un événement ou un mythe fondateur, on n'est pas dans l'ordre de la structure.

Ce qu'on peut dire avec cette écriture, *il existe un x qui nie Φ de x*, c'est que cette structure indique quelque chose que met en place précisément, *il existe un x qui nie Φ de x*, et Isabelle Dhonte l'a rappelé au début de son introduction, indique la place théorique de ce Dieu inconscient, à savoir le réel. Et dire que c'est le réel, c'est déjà dire beaucoup.

Le réel en tant que ce Dieu dans le réel est, je dirais, quelque chose qui si on reprend les formules canoniques de Lacan, définit l'impossible. Donc la mise en place de ce réel, de ce Dieu dans le réel comme impossible va, en quelque sorte, permettre celle de la loi.

Alors évidemment si je me limitais à *il existe un x q* Alors face à ces formules de la sexualité et à cette formule en particulier, dans quelle position est-on ? Lacan évoque le fait, dans *RSI*, que croire c'est croire à des êtres qui disent quelque chose. Vous savez il dit ça dans *RSI*, croire, c'est croire à des êtres qui disent quelque chose. Alors on croit en Dieu, on croit en des valeurs, on croit en son symptôme, c'est aussi un être qui dit quelque chose, mais la croyance effectivement se soutient de ce qu'évoquait Isabelle Dhonte dans son introduction à savoir... - et ça se soutient aussi pour les mathèmes de la sexualité, à savoir, ça se soutient à la fois pour les mathèmes de la sexualité et pour toutes les questions qui concernent Dieu - à savoir quelque chose qui a profondément rapport avec le langage. Et vous savez que Lacan ne s'est pas privé de le laisser entendre dans *Encore* puisqu'il équivoque de façon extrêmement jolie sur dire/Dieur. Il équivoque sur cette dimension du dire qu'implique le rapport à Dieu. Et donc cette écriture *il existe un x qui nie Φ de x*, elle est à la fois intéressante du point de vue de sa structure logique mais aussi parce qu'elle se fonde sur un dire comme du reste, et là, j'introduis une autre dimension de notre réflexion, comme du reste, tous les textes sacrés qui parlent de Dieu. Ce sont des dire, des dire sur la parole de Dieu. Et c'est précisément parce que ce sont des dire que, eh bien, nous y croyons. C'est-à-dire que ces dire impliquent de façon, je dirais... comme effet, une dimension de la part du sujet, de transfert. On y croit.

Alors, évidemment, si je me limitais à *il existe un x qui nie Φ de x*, je serais extrêmement réducteur. Parce que vous savez que Lacan passe son temps dans *Encore* à montrer que Dieu dans sa dimension réelle est biface. C'est-à-dire qu'il y a un côté homme du divin et un côté femme. Et le côté femme il s'écrit : *il n'existe pas d'x qui nie Φ de x*. *Il n'existe pas d'x qui nie Φ de x*.

Comment le lire d'un point de vue logique ? Vous savez que d'un point de vue logique cette écriture n'a pour les logiciens, aucun sens. Mais pour nous, cette dimension du fait qu'*il n'existe pas de x*, c'est-à-dire pas d'au-moins-un de ce côté du réel pour nier la castration, ça indique une dimension que Lacan pointe comme une dimension d'ab-sens, « ab » tiret « sens », une dimension d'ab-sens qui donne toute sa dimension à ce réel. C'est-à-dire un réel qui n'est plus repérable de la dimension de l'au-moins-un et qu'il, et ça c'est vraiment son tour de force et qu'il... qualifie de point d'appui de la jouissance féminine dont les textes de référence sont, vous le savez, les textes de la mystique. Et en particulier Thérèse d'Avila, qui effectivement, si vous lisez ses poèmes, ses prières-poèmes, Thérèse d'Avila touche à quelque chose qui est de l'ordre de cette ab-sens. Où en quelque sorte le sujet de

l'extase mystique s'abolit dans une dimension qui est une dimension de l'ab-sens. Et donc à cette écriture *Il existe un x qui nie Φ* de x s'associe une autre écriture qui est évidemment le vrai trou au sens où Lacan l'entend dans *Le Sinthome*, c'est $S(A)$, c'est-à-dire précisément ce qui fait la jonction entre le réel et l'imaginaire, ce vrai trou, ce lieu de l'ab-sens par définition qui caractérise la position féminine.

Et donc vous voyez que parler de Dieu, c'est parler à la fois d'une dimension fondatrice de la loi et puis parler d'une dimension radicalement Autre. Et ça, c'est quand même le génie de Lacan de l'avoir repéré cette double, cette dimension biface du divin. Et donc la mise en série, dont je vous parlais tout à l'heure, du père mort, du Dieu, voire du maître absolu qu'on peut trouver à partir de la formulation du Moïse, se trouve nuancée par ce que dit Lacan de cet ab-sens, à savoir précisément l'existence d'un lieu qui n'est repérable d'aucune exception. Donc on est quand même dans une question qui est relativement complexe.

Alors la question finalement qui doit être posée, c'est par rapport à cet enjeu logique, par rapport à cet enjeu logique d'une mise en place de la structure, qu'est-ce qui peut subsister de croyance au terme d'une analyse ? C'est-à-dire est-ce que cette croyance en une exception ou en une absence est nécessairement de nature religieuse ? Ou pour le dire autrement, vous allez voir le saut, le saut dialectique :

« Est-il possible de se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir ? »

Je reprends cette formule parce que je crois que cette mise en série du père mort, du Dieu, du maître absolu suppose évidemment au terme de la série, la question du *Nom-du-Père*, c'est pour ça que la question que je pose est une question qui engage la fin de la cure, c'est une question qui concerne très directement la problématique de la fin de la cure. Cette question de la croyance en un Dieu inconscient.

Alors ? Qu'est-ce qui caractérise le *Nom-du-Père* ? Si on réfléchit à ce qui fait la différence entre matriarcat et patriarcat. On voit bien que dans le matriarcat, la mère incarne le phallus. Et le rapport qu'elle institue avec la réalité, est un rapport strictement positif. Pourquoi positif ? Parce qu'en quelque sorte elle fait naître son enfant, le lien de génération est fondé sur une réalité vérifiable, sans conteste. Et le rapport du signifiant à la chose est un rapport direct. Un signifiant, une chose. On est dans la relation d'un monde positif où je dirais, ce qui est en jeu c'est le réel du rapport.

Qu'est-ce que vient introduire le patriarcat et le *Nom-du-Père* ? Le père, s'introduit comme ... je ne vais pas vous faire un cours sur la *métaphore paternelle*, mais c'est ça, le père s'introduit comme métaphore, c'est-à-dire rupture, dans cette simplicité heureuse. Rupture et le père est la métaphore de quoi ? Si on reprend ce que dit Lacan, c'est la métaphore de cette instance invisible qui occupe le champ du réel et qu'on a vu dans les mathèmes de la sexuation, à savoir, je n'en ai pas parlé mais c'est quand même central et c'est ce qui nous fait réfléchir, et qui occupe dans le champ du réel, une place inaccessible. Et comment s'appelle cette instance ? Eh bien, c'est le *phallus*. Et évidemment, le phallus, qu'est-ce qu'il met en place ? Je l'ai dit tout à l'heure, il met en place, et ça c'est fondamental, il met en place très précisément le réel, en tant qu'impossible. C'est ça que met en place le phallus.

A ce titre évidemment, la métaphore paternelle va avoir comme effet immédiat de nous éloigner de tout rapport positif à la réalité. De faire que les objets ne peuvent être les objets présents dans cette réalité, ils ne peuvent plus être que des substituts. Et, aussi loin

que notre désir les poursuivra, il n'aura affaire qu'à des semblants. Cela va venir souligner le côté déceptif de la fin de la cure, la vanité de nos désirs dans la poursuite de tel ou tel objet. C'est ça qu'instaure le Nom-du-Père, tout en nous donnant la possibilité de désirer. Parce qu'évidemment s'il n'y avait pas le Nom-du-Père, il n'y aurait pas de désir. Et c'est sans doute ce qu'oublie le *Moïse* c'est que le Nom-du-Père, c'est d'abord pour faire désirer. Pour faire désirer autour d'un trou. Mais enfin c'est ça le Nom-du-Père, sa fonction principale.

Alors pourquoi je reprends la formule, « se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir » ? Parce que si vous lisez cette formule dans *Le Sinthome* vous verrez que le Nom-du-Père quand il en parle, il en parle comme de Dieu. Vous verrez, souvent, on ne remarque pas ça, on dit le Nom-du-Père, « se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir » mais ce dont il parle, c'est de Dieu et donc, se passer de Dieu à condition de s'en servir. C'est pour ça que j'ai posé cette question. C'est ça qui est implicite dans la question.

Alors pourquoi se passer de Dieu ? Qu'est-ce qui fait difficulté dans cette dimension divine du Nom-du-Père ? Alors, première difficulté. Là, je vais faire du basique, ce qu'avait pointé Freud lui-même, c'est la dimension d'illusion, d'une croyance enracinée dans des pratiques superstitieuses. Niveau plus élevé, la dimension névrotique, c'est-à-dire ce que Freud pointait comme une obsessionnalisation du rapport au père mort. Donc là on est tout à fait dans l'épure freudienne.

Si on va plus loin, on peut se poser la question de savoir quels sont les effets du Nom-du-Père. Je vous ai dit que les effets du Nom-du-Père c'était la métaphorisation du réel et la mise en place du phallus mais il y a des effets secondaires de la mise en place du phallus. Je les ai pointés dans mes interventions à l'*Association*.

Les effets secondaires, c'est lorsque vous mettez en place le phallus, vous mettez en place ce qui en relève et ce qui n'en relève pas donc vous mettez nécessairement en place quelque chose qui s'appelle un effet de ségrégation. Ceux qui appartiennent à la communauté des gens dûment inscrits dans le registre phallique et puis une altérité dont on peut considérer qu'elle doit être exclue ou qu'elle doit être écartée ou qu'elle doit être limitée. Et donc, il y a des effets qui sont des effets problématiques. Et puis le dernier effet c'est évidemment de considérer que seule la norme phallique vaut pour tous.

J'étais à Marseille parler de la parité. Seule la norme phallique vaut pour tous. La parité, c'est exactement ça. C'est-à-dire *quid* du devenir des femmes en tant que positionnées par rapport à l'altérité ? *Quid* de leur devenir ? La parité, c'est bien ça. Si on lit la loi, l'égalité c'est au fond une façon pour les hommes de... tous *homo*, y compris pour les femmes !

M. P. : Tous numéro un dans le numéro de sécurité sociale.

P. C. : Voilà, c'est l'extinction de la féminité on va dire.

Je voudrais faire quelques remarques topologiques sur le Nom-du-Père tel qu'il nous y introduit dans *RSI* et dans *Le Sinthome*. En fait, dire qu'on s'en passe, c'est une façon de lire le nœud différemment. Si vous regardez ce fameux nœud à quatre, j'ai déjà eu l'occasion d'en parler, vous pouvez le considérer comme une exception si vous le regardez tel qu'il est mis à plat lorsque le nœud est transfilé par le quatrième. C'est une exception puisque c'est en quelque sorte, si vous le regardez mis à plat avec les trois R, S, I superposés vous avez l'impression au premier abord, dans cette mise à plat, que c'est parce que, cette exception

du quatrième fait tenir les trois autres, que les trois autres tiennent et donc ça fonctionne effectivement quand vous le regardez dans cette mise à plat, comme une exception. Maintenant si vous étirez le nœud vous vous apercevez que le quatrième est noué.

I.D. : Comme ça ?

P.-C. C. : Voilà c'est ça, vous vous apercevez que le quatrième est noué d'une façon qui, je dirais, est exactement identiquement borroméenne par rapport aux autres, et on ne le distingue pas. On a là par exemple, deux faux trous. Si vous en coupez un, ça peut être le quatrième, ça peut être celui-là par exemple, si vous en coupez un vous avez une libération, de tous et donc cette fameuse fonction d'exception quand le nœud borroméen à quatre est mis en chaîne, eh bien se trouve je dirais littéralement effacé et ce dont on s'aperçoit, c'est pour ça que Lacan va formellement changer sa théorie, ce dont on s'aperçoit c'est que chacun des ronds fait exception. C'est-à-dire que ce n'est pas un seul des ronds qui fait exception, c'est chacun des ronds.

La fonction du Nom-du-Père n'est plus en quelque sorte supportée par cet Un de l'exception mais par chacun des ronds. Que chacun des ronds fait exception, veut donc dire, et ça c'est quand même un point très important, que R, S et I sont *des* Noms-du-Père. Et donc c'est une façon d'introduire la problématique *des* Noms-du-Père et non pas *du* Nom-du-Père c'est-à-dire d'une pluralité d'exceptions.

Une pluralité d'exceptions dans le nœud à quatre et une pluralité d'exceptions dans le nœud à trois. Encore une fois, je ne vais pas revenir sur le débat qui a fait qu'on a eu des prises de têtes, comme on dit, assez gratinées l'année dernière, je ne vais pas trancher pour savoir si c'est le nœud à trois ou le nœud à quatre qui est le point de repère de Lacan, ce que je veux simplement dire c'est que Lacan à partir de là réfléchit à la question **des** noms du père et là-dessus Patrick Guyomard dans son intervention, en conclusion des journées il y a deux ans, avait pointé de façon extrêmement juste cette dimension de la pluralité.

Et donc on voit bien que si on pointe la dimension de la pluralité, on est effectivement dans une dimension qui introduit quelque chose de l'altérité, c'est-à-dire qui suppose que le Nom-du-Père puisse jouer avec l'altérité, et qui met en tension précisément le Nom-du-Père et l'altérité ; c'est-à-dire qu'il lui donne une autre fonction que sa seule fonction normative. Vous voyez ce que je veux dire, c'est-à-dire qui, en quelque sorte, fasse fonctionner cette norme par rapport à l'altérité que cette norme implique. D'où effectivement mon interprétation osée de... *se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir. Se passer du Nom-du-Père, c'est-à-dire être dans la capacité de comprendre comment le Nom-du-Père met en place l'altérité au niveau de la jouissance phallique dans son rapport à la jouissance Autre, voire au sens : quand vous regardez le nœud mis à plat, vous n'avez pas de primat de la jouissance phallique. Lacan n'a pas écrit le nœud borroméen à trois en soulignant que la jouissance phallique avait un primat par rapport à la jouissance Autre. Ils ont tous leur place dans le nœud borroméen quand vous le mettez à plat, contrairement au mathème de la sexuation, il n'y a pas un primat de la jouissance phallique, on a en quelque sorte une relativisation de la jouissance phallique par rapport à la jouissance Autre et la possibilité qu'elles jouent les unes par rapport aux autres.*

C'est ça que ça veut dire, me semble-t-il, *se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir, c'est-à-dire, à condition de s'en servir* et je reviens à cette formule, la condition évidemment c'est de maintenir au champ de l'Autre la dimension du Nom-du-Père. Mais pas pour en faire en quelque sorte, je dirais cette exception unique qui serait le seul point

d'appui du sujet mais pour en faire une exception par rapport à laquelle joue l'altérité. Et donc ne pas en faire une dimension paritaire. Voilà pour le dire, pour le mettre dans le champ de l'actualité.

Alors, vous allez me dire, mais quel rapport avec le sujet ? Eh bien le rapport avec le sujet, c'est qu'on voit bien ce que la fin de la cure permet précisément de dialectiser, me semble-t-il, cette croyance... désormais envisagée comme un semblant, un semblant constitutif logiquement, et l'altérité qu'elle implique avec elle, et le réel qu'elle met en place. Parce que ça met en place un réel. Ça met en place *le* réel.

Je n'ai pas développé comme certaines copies qui me l'ont fait, moi-même je l'ai fait dans mon cours, le rapport évidemment de cette dimension du Nom-du-Père avec la dimension de *l'objet petit a*, je l'ai évoqué à propos du patriarcat ; à l'évidence le fait de parier sur le Nom-du-Père c'est tout l'enjeu de *D' Un Autre à l'autre* à propos du pari. Le fait de parier sur le Nom-du-Père et de parier en quelque sorte un objet c'est-à-dire de céder cet objet pour rien, c'est une façon, je dirais, d'échapper à l'enfer de la névrose, à savoir d'être obligé d'étancher en permanence l'objet de la jouissance et de l'étancher jusqu'à ce que mort s'ensuive. Jusqu'à plus soif. Donc, effectivement, une façon de se sortir précisément des rets de la névrose, je vous rappelle-là très succinctement ce que dit Lacan dans *D'Un Autre à l'autre* à propos du pari de Pascal, il dit que l'enfer, le fameux enfer qui est évoqué par Pascal, du fait d'un homme qui n'accepterait pas de parier, qui garderait ses billes pour lui et ne parierait pas pour Dieu, précisément, et bien, ce n'est rien d'autre que l'enfer sur terre, vécu par les névrosés, voire les psychotiques. Et, il évoque cette possibilité qui n'est pas évoquée par Pascal du choix d'une perte qui ne soit garantie par aucune altérité existante. Et au fond, dit-il, ça donne quoi ? C'est le Nom-du-Père, et c'est des gens pépères, c'est-à-dire qu'effectivement, cette fameuse altérité existante, celle du mythe, celle de l'événement originaire n'est pas nécessaire pour soutenir précisément l'absence de positivité de l'objet.

Et donc évidemment, on voit très bien, et je finis là-dessus, comment la mise en place du Nom-du-Père dans son rapport à l'altérité, est indissociable de la question, centrale pour nous de l'enseignement de Lacan, surtout dans les dernières années, de la question du trou. C'est-à-dire qu'effectivement c'est bien de ça qui s'agit, c'est-à-dire soutenir le trou, les trous, il y en a plusieurs, il y a le trou fait par le symbolique dans le réel, c'est une façon dont il dialectise le trou dans *RSI* et puis vous avez aussi l'autre trou qui est celui fait, je dirais, de l'imaginaire dans le réel, qui est le vrai trou, dit-il, celui de la jouissance Autre. Bref, la question centrale de cette affaire, c'est la question du trou et la question au fond qui fait que *se servir du Nom-du-Père* c'est rendre possible l'existence du trou mais sans effectivement sacrifier au culte d'une exception qui peut parfois boucher le trou.

Voilà, voilà, j'en ai fini. J'espère avoir répondu....

I. D. : Au-delà, [rires] au-delà de nos questions !

Non relu par l'auteur.

Re transcription de Bénédicte QUAGLIA, Solange DUCOULOMBIER, Sophie DENCAUSSE

